

Délégations

Bleus sous un autre drapeau

À Rio, une vingtaine de sportifs français défendront les couleurs d'une autre nation. Un phénomène en progression constante auquel n'échappe pas le sport tricolore.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
CLÉMENT DOSSIN
(avec P. I., O. B., Y. H., C. N. et M. V.)

RIO DE JANEIRO (BRE) – C'est l'histoire d'un rugbyman brésilien, d'une judoka turque, d'un handballeur qatarien, d'un escrimeur algérien et d'un poloïste italien à la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Rio. Dans quelle langue échangeront-ils ? En français. Rien à voir avec le fait qu'on jacasse dans la langue de Molière au CIO. C'est juste que, au Brésil, le nombre de sportifs français – officiellement annoncé à 395 par le CNOSF – dépassera en réalité allègrement la barre des quatre cents. Pourquoi ? Parce que, demain soir, plusieurs participants d'origine française défilent lors de ces Jeux derrière une autre bannière que le drapeau tricolore. Difficile, étant donné la variété de leurs parcours, de leurs âges, de leurs profils, de tirer des générali-

tés, prévient Michel Pautot, avocat à Marseille et auteur de l'ouvrage *Sport et nationalités* : « Les raisons varient d'un athlète à l'autre, chaque sportif a son histoire : conflit avec la fédération d'origine, non-sélection par le pays d'origine, concurrence trop forte, raisons familiales ou de cœur, volonté de retrouver ses racines, perspectives financières... » Mais il s'agit, dans tous les cas, d'un choix opportuniste permettant, pour certains, de lancer une carrière, pour d'autres de rebondir au plus haut niveau après quelques déboires. « La carrière étant courte et les sacrifices nombreux, poursuit Pautot, je vois mal un athlète refuser une sélection aux Jeux Olympiques. Cet événement peut changer le destin d'une vie. »

Prenez l'escrimeur Victor Sintès. Champion du monde par équipes avec la France en 2005 et médaillé de bronze individuel aux

Mondiaux 2011, il tirera à Rio sous pavillon algérien, la nationalité de son grand-père. En janvier 2013, le fleuretiste de Rueil-Malmaison avait été écarté de l'équipe de France en raison de critiques formulées publiquement à l'encontre de l'encadrement technique. Du coup, il a l'esprit un peu revanchard. « Je vais essayer de donner raison à la présidente de la Fédération française (Isabelle Lamour) quand elle disait que ce serait la risée si je venais à battre un de ses athlètes aux JO, affirmait-il en avril. Et pourquoi pas créer la surprise et revenir médaillé ? »

Même lointain, le lien avec le pays d'adoption est réel chez Sintès. Il est un peu moins évident



En 2012 au Challenge international de Paris, Victor Sintès tirait encore sous le drapeau français. Mais, à Rio, il fera partie de la délégation algérienne grâce à son grand-père Abdelhamid Bensegueni, ancien footballeur de l'OGC Nice dans les années 1940.

LES FRANÇAIS SOUS PAVILLON ÉTRANGER À RIO

Julien BAHAIN (30 ans), aviron, Canada ; Haris BELKEBLA (22 ans), football, Algérie ; Michael BODEGAS (29 ans), water-polo, Italie ; Farah BOUFADENE (17 ans), gymnastique, Algérie ; Jean-Pierre BOUHRIS (21 ans), canoë, Sénégal ; Laurent BOURDA-COUHET (22 ans), rugby à 7, Brésil ; Lucien DELFOUR (27 ans), kayak, Australie ; Bintou DIEME (32 ans), basketball, Sénégal ; Fatou DIENG (32 ans), basketball, Sénégal ; Aïda FALL (29 ans), basketball, Sénégal ; Raïssa NASSER (21 ans), volley-ball, Cameroun ; Reina-Flor OKORI (36 ans), athlétisme, Guinée équatoriale ; Bertrand ROINÉ (35 ans), handball, Qatar ; Kayra SAYIT (28 ans), judo, Turquie ; Victor SINTÈS (35 ans), escrime, Algérie ; Mame Marie SY (31 ans), basketball, Sénégal ; Oumou TOURÉ (28 ans), basketball, Sénégal ; Lala WANE (27 ans), basketball, Sénégal.

pour le handballeur Bertrand Roiné. Champion du monde avec les Bleus en 2011, il joue désormais pour le Qatar, où il s'est installé en 2012. En janvier 2015, il a participé à la folle épopée de son pays d'adoption, finaliste de « son » Mondial contre... la France, avec une équipe composée quasi exclusivement d'étrangers. « J'entends dire que nous sommes des mercenaires, mais ce n'est pas du tout ça, on joue avec le cœur », se défendait-il à l'époque.

Je suis français, bien sûr que je suis français

BERTRAND ROINÉ,
HANDBALLEUR
DE L'ÉQUIPE DU QATAR

À Rio, il croisera encore la route des champions olympiques, le 9 août en match de poules, et devra supporter l'épreuve qu'il redoute sans doute le plus : écouter la Marseillaise sans pouvoir la chanter car, répète-t-il dans un aveu un brin schizophrène, lorsqu'on le voit entonner l'hymne qatarien, la main sur le cœur : « Je suis français, bien sûr que je suis français. »

Ketty Mathé, elle, a choisi la Turquie. La judoka (+ 78 kg), en

visibilité depuis des années avec la Fédération française, qui lui reprochait son manque de sérieux quand elle s'estimait insuffisamment considérée, est devenue turque l'an dernier, en se mariant. Championne d'Europe à Kazan en avril, Kayra Sayit – son nouveau nom – pourrait croiser à Rio la route de la Française Émilie Andéol, qu'elle a battue quatre fois en autant de combats.

Crier au scandale serait oublier que la France a, la première, profité de ces flux migratoires. « Les sélections nationales deviennent de plus en plus internationales et ce phénomène a toutes les chances de s'amplifier dans les années à venir », estime Pautot. Et d'évoquer l'apport récent de sportifs étrangers comme Eunice Barber (athlétisme, Sierra Leone), Dimitri Karbanenko (gymnastique, Russie) ou Pi Hongyan (badminton, Chine). À Rio, encore, la délégation tricolore comptera quelques athlètes venus d'ailleurs, comme le lutteur tchétchène Zelimkhan Khadjiev, la handballeuse croate Tamara Horacek (remplaçante) ou le Fidjien Virimi Vakatawa, star de l'équipe de France de rugby à 7. Et s'ils aident à faire tourner le compte de médailles bleues, personne n'y trouvera rien à redire... ■

« Si je dois inscrire un essai contre les Français... »

Le Béarnais Laurent Bourda-Couhet va jouer avec l'équipe de rugby à 7 du Brésil, le pays de sa mère.

« Comment vous retrouvez-vous à disputer les JO pour le Brésil ?

Ma mère (Ana Paula) est brésilienne et mon père (Bruno) français. J'ai grandi près de Pau, à Bizanos, où j'ai commencé le rugby à six ans. Il y a quelques années, j'ai rencontré Pierre Paparemborde, un Béarnais qui a été sélectionneur du Brésil. À l'été 2012, alors que j'avais dix-huit ans, j'ai passé mes vacances d'été chez lui et j'ai joué au rugby au Brésil. J'ai très vite intégré la sélection des moins de 19 ans. Après un retour en France pour mes études, je suis reparti à Sao Paulo définitivement en juin 2013 et j'ai rejoint le club des Saracens Bandeirantes. Je me suis directement senti brésilien. L'intégration s'est faite très vite, je maîtrisais déjà un peu la langue. Je crois que mes



Laurent Bourda-Couhet.

coéquipiers oublient que je suis français. **Imaginez-vous à ce moment-là participer aux Jeux trois ans plus tard ?**

Oui, tout de suite je me suis dit : « T'auras vingt-deux ans en 2016, pourquoi pas ? » J'ai d'abord intégré la sélection nationale à XV puis le 7. J'ai joué quelques tour-

nois en Amérique du Sud l'année dernière et j'ai participé à ma première étape du circuit mondial cette année à Vancouver (en février). L'annonce de ma sélection pour les Jeux (le 8 juillet) a été un grand moment. C'est un rêve. Ma mère est ravie que je représente le Brésil et mon père est fier de me voir aux JO.

Et si vous deviez affronter la France aux Jeux (*) ?

Je crois que j'aurais encore plus envie de gagner (rire). Je suis brésilien jusqu'au bout et si je dois inscrire un essai contre les Français, ce sera avec le plus grand plaisir. ■ C. Do.

(*) Ce ne pourra être qu'en phase finale, ce qui paraît peu probable étant donné la poule très relevée du Brésil (Fidji, Argentine, États-Unis).

Le niveau en France est très dense, j'avais plus de chance en courant pour le Sénégal. J'ai obtenu la nationalité fin octobre

JEAN-PIERRE BOURHIS (21 ans) céiste né à Quimper, engagé à Rio.

Que dit le règlement ?

La Charte olympique consacre l'article 41 à la question de la nationalité. Celui-ci stipule que « tout concurrent aux JO doit être ressortissant du pays du Comité national olympique qui l'inscrit », ce qui – contrairement aux règlements plus laxistes de certaines fédérations internationales – rend obligatoire la détention du passeport d'un pays pour le représenter. C'est ce point de règlement précis qui empêche par exemple Fabien Lefevre, le kayakiste et céiste français champion du monde de C1 pour les États-Unis en 2014, de participer aux JO sous la bannière étoilée. Concernant les changements de nationalité, la Charte précise qu'un « délai d'au moins trois ans » doit s'être écoulé « depuis que le concurrent a représenté son pays pour la dernière fois » pour qu'il puisse participer aux Jeux sous un autre drapeau.

C. Do.